

Contes en vers (Voltaire)

Voltaire

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

L’Anti-Giton

À MADEMOISELLE LECOUVREUR

(1714)

Ôdu théâtre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puissent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.

Ce petit dieu, de son aile légère,
Un arc en main, parcourait l’autre jour
Tous les recoins de votre sanctuaire.
Car le théâtre appartient à l’Amour ;
Tous ses héros sont enfants de Cythère.
Hélas ! Amour, que tu fus consterné
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique
Établissant l’usage anti-physique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !
Cet ennemi jadis eut dans Gomorrhe
Plus d’un autel, et les aurait encore,
Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n’eût été transformé.
Ce conte n’est de la métamorphose,
Car gens de bien m’ont expliqué la chose
Très-doctement ; et partant ne veux pas

Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville :
Il vint en Grèce ; il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon ;
Chez des héros il fit sa résidence
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence ;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,

Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés désirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Grèce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure,
Et n'a point pris bourdon de pèlerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui, tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, et corrompt la jeunesse :
Lui, dont l'œil louche et le mufle effronté
Font frissonner la tendre Volupté,
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage,

Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage ;
Trente mignons le suivent en riant ;
Philis le lorgne, et soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure
Sur le théâtre aux muses destiné,
Où, par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je ? hélas ! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit : désespéré, confus
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête est allé chez sa mère,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre

Sur le théâtre ; il vole parmi nous
Quand, sous le nom de Phèdre ou de Monime,
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissez ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux.
Il vous créa la prêtresse du temple :
À l'hérétique il faut prêcher d'exemple.
Prêchez donc vite, et venez dès ce jour
Sacrifier au véritable Amour.

Vers 7 :

Tous les recoins de votre sanctuaire,
Loges, foyers, théâtre tour à tour.
Un chacun sait que ce joli séjour
Fut de tout temps du ressort de Cythère.
Hélas ! Amour, etc.

Vers 13 :

.....l'usage frénétique.

Vers 22 :

Très-doctement : partant je ne veux pas.

Vers 38 :

Et s'il n'a pris bourdon de pèlerin,
Comme autrefois l'a pratique Jupin,
Qui, voyageant aux pays où nous sommes,
Quittait ses dieux pour éprouver les hommes,
Trop bien il s'est en marquis déguisé.
Leste équipage, et chère de satrape,
Chez nos blondins l'ont impatronisé.
Momus, Silène, Adonis, et Priape,
Sont à sa table, où messire Apollon,
Vient quelquefois jouer du violon.
Au demeurant, il est haut du corsage,
Bien fait et beau. L'Amour dans son jeune âge
Pour compagnon l'aurait pris autrefois,
Si de l'Amour il n'eût bravé les lois.
Dans ses yeux brille et luxure et malice ;
Il est joyeux, et de doux entretien.
Faites état qu'il ne défaut en rien,

Quoiqu'on ait dit qu'il lui manque une cuisse.
Finalement on voit de toutes parts
Jeunes menins suivre ses étendards,
Dont glorieux il paraît à toute heure
Sur le théâtre, etc.

* À la suite de la Henriade, on trouve, dans l'édition donnée par Desfontaines en 1724, un conte intitulé le Banquet, et qui est donné comme étant de Voltaire. Le doute sur son authenticité est si général qu'aucun éditeur des Œuvres de Voltaire ne l'a encore reproduit ; je ne commencerai pas. Je parle ailleurs de deux autres contes attribués à Voltaire ; voyez tome X, note 1 de la page 3. (B.)

Ce ne fut cependant qu'en 1720 qu'elle fut imprimée pour la première fois. C'est

Prosper Marchand, dans son Dictionnaire historique, tome I, page 37, dit que cette satire est dirigée contre Desfontaines. C'est une erreur. Ce n'est rien moins qu'un grand seigneur que Voltaire a eu en vue. Il nous a mis lui-même sur la voie, en disant (vers 52) :

D'UN BEAU MARQUIS IL A PRIS LE VISAGE.

Le Courcillon, héros de l'Anti-Giton, est Philippe Égon, né vers 1687 de Louis de Courcillon, marquis de Dangeau, et de Sophie, comtesse de Lowestein. Philippe Égon, mort le 20 septembre 1719, avait eu une jambe emportée à la bataille de Malplaquet en 1709. (B.)

Le Cadenas

ENVOYÉ EN 1716 À MADAME DE B.

Je triomphais ; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces moments trop courts
De mon bonheur, et du vôtre peut-être :
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours.
C'est votre époux : geôlier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos appas ; et, trompant nos désirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
Vous connaissez la déesse Cérès :
Or en son temps Cérès eut une fille
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Brune piquante, honneur de sa famille,
Tendre surtout, et menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas ! bien moins aimable,
Le triste Hymen, la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïssable,
Dans les enfers fut son indigne époux.
Il était dieu, mais avare et jaloux :
Il fut cocu, car c'était la justice.
Pirithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice

De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme, avant sa dernière heure,
Put pénétrer dans la sombre demeure :
Cet homme aimait ; l'Amour guida ses pas.
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
De sa chaudière, un traître d'espion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton.
Il ajouta que même, à la sourdine,
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le dieu cornu dans son noir tribunal
Fit convoquer son sénat infernal.
Il assembla les détestables âmes
De tous ses saints dévolus aux enfers,
Qui, dès longtemps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit : « Frère et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont Votre Altesse a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toujours le meilleur :
Mais, las ! Seigneur, la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenas, de structure nouvelle,
Fût le garant de sa fidélité.
À la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie ;
Plus ne sera d'amant favorisé.
Et plût aux dieux que, quand j'étais en vie,
D'un tel secret je me fusse avisé ! »
À ce discours les damnés applaudirent,

Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux ;
Tisiphoné, de ces lieux serrurière,
Au cadenas met la main la première ;
Elle l'achève, et des mains de Pluton
Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :
« Que je vous plains ! vous allez être sage. »
Or ce secret, aux enfers inventé,

Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchants on se gâte sans peine,
Et le galant vit fort à la romaine ;
Mais son trésor est-il en sûreté ?
À ses projets l'Amour sera funeste :
Ce dieu charmant sera votre vengeur ;
Car vous m'aimez ; et, quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

Vers 1. — La pièce, dans l'édition de 1724, commençait par les vers suivants :

Jeune beauté qui ne savez que plaire,
À vos genoux, comme bien vous savez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale sévère,
Mais bien sermons par Vénus approuvés,
Gentils propos, et toutes les sornettes
Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.
De ces sermons votre cœur fut touché ;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence :
Même un baiser m'en donna l'assurance ;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour : époux, sexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère ;
C'est bien raison : Amour de son côté
Assez souvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez sur les bords de la Seine,
Dans ces jardins où Sylvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats ;
Où tous les soirs nymphes jeunes et blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du bassin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont disputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines,
Dans ce pays où tout est fiction,
Où l'Amour seul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Thésée et siffler Arion.
Trop bien, hélas ! à votre époux soumise,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'église ;

Le scélérat a de plus attenté
Par cas nouveau sur votre liberté.

Pour éclaircir pleinement ce mystère,
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
Vous connaissez la déesse Cérès ;
Or en son temps Cérès eut une fille
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Belle, sensible, honneur de sa famille,
Brune surtout, partant pleine d'attraits.
Ainsi que vous par le dieu d'hyménée
La pauvre enfant fut assez malmenée.
Le dieu des morts fut son barbare époux :
Il était louche, avare, hargneux, jaloux ;
Il fut cocu ; c'était bien la justice.
Pirithoüs, etc. (K.)

Vers 31 :

Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes !
Pluton sut tout. Certain de son malheur,
Pestant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna sa femme à tous les diables :
Premiers transports sont un peu pardonnables.
Bientôt après devant son tribunal
Il convoqua le sénat infernal ;
À son conseil vinrent les saintes âmes
De ces maris dévolus aux enfers. (K.)

Vers 35 :

Plus d'un damné festoyait Proserpine,
Et qu'elle avait au séjour d'Uriel

Trouvé moyen d'être encor dans le ciel.
Le roi cornu de la race maudite
Mordit soudain sa lèvre décrépite ;
Il assembla daas son noir tribunal
De ses pédants le sénat infernal ;
Il convoqua les détestables âmes, etc. (K.)

Vers 57. — De mauvaises versions portent :

En un moment, feux, enclumes, fourneaux. (B.)

Vers 77 :

Et le galant vit fort à la romaine.
Mais ne craignez pour votre liberté ;
Tous ses efforts seront pures vétilles :
De par Vénus vous reprendrez vos droits,
Et mon amour est plus fort mille fois
Que cadenas, verrous, portes, ni grilles. (K.)

Le Cocuage

1716

Jadis Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : « Du moins celle-ci vient de nous. »
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon

Dont il fût sûr, et dont seul il fût père :
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornements de Cythère,
Qui, quoique enfants, enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison ;
Soins et soucis son esprit tenaillèrent ;
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent.
À sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'est là ce dieux révéré dans Paris,
Dieu malfaisant, le fléau des maris.
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père
Il essaya sa naissante colère :
Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.
À peine encore eut-il plume nouvelle
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle :
Vous l'eussiez vu, l'obsédant en tous lieux,

Et de son bien s'emparant à ses yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans ses mains
Aux yeux de tous éclairer ses larcins ;
Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit

Faisait son coup sans scandale et sans bruit.
La Jalousie, au teint pâle et livide,
Et la Malice, à l'œil faux et perfide,
Guident ses pas où l'Amour le conduit ;
Nonchalamment la Volupté le suit.
Pour mettre à bout les maris et les belles,
De traits divers ses carquois sont remplis :
Flèches y sont pour le cœur des cruelles ;
Cornes y sont pour le front des maris.
Or, ce dieu-là, malfaisant ou propice,
Mérite bien qu'on chante son office ;
Et, par besoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire.
Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,
Soit que l'on fasse ou qu'on craigne le cas,
De sa faveur on a toujours à faire.
Ô vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,
N'avait encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le dieu des amours :
Mais à présent, père de la tristesse,
L'Hymen, hélas ! vous a mis sous sa loi ;
À Cocuage il faut que je m'adresse :
C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

La Mule du pape

LA MULE DU PAPE

(1733)

Frères très chers, on lit dans saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, et puis lui dit : « Beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
L'État romain de l'un à l'autre bout ? »
L'autre reprit : « Je ne vois rien du tout,
Votre montagne en vain serait plus haute. »
Le diable dit : « Mon ami, c'est ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
— Oui-da, dit Dieu, pourvu que sans péché
Honnêtement nous arrangions la chose.
— Or voici donc ce que je te propose,
Reprit Satan. Tout le monde est à moi ;
Depuis Adam j'en ai la jouissance ;
Je me démets, et tout sera pour toi,
Si tu me veux faire la révérence. »
Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoique en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience ;
Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.
Un temps après, notre ami Belzébut
Alla dans Rome : or c'était l'heureux âge

Où Rome avait fourmilière d'élus ;
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'Esprit malin s'en va droit au saint-père,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur. »
À ce seul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds et lui baise la griffe ;
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne :
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »
Ô papegots ! voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint-père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-père.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papisme ont blasonné l'histoire :
Mais ces gens-là sentent bien les fagots ;
Et grâce au Ciel, je suis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

Vers 15 :

Depuis longtemps ; et tout sera pour toi ;
Tu tiendras tout de ma pleine puissance.

Vers 47. — Dans les Œuvres de Grécourt, on trouve de ce conte une autre version que voici :

Frères très-chers, on lit en saint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, et là lui dit : « Beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici,
Rome la grande et sa magnificence ?
Je te ferai maître de tout ceci,
Si tu me veux faire la révérence. »
Lors le Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoique en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience ;
Qu'étant trop riche on fait mal son salut.
Un temps après, notre ami Belzébut
S'en fut à Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome était fourmilière d'élus :
Le pape était un pauvre personnage.
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'Esprit malin s'en va droit au saint-père.
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : « Frère,
Si tu voulais tâter de la grandeur ?...
— Si j'en voudrais ? oui, parbleu ! monseigneur, »
Marché fut fait : or voilà mon pontife
Aux pieds du diable, et lui baisant la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne :
« Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur. »

Or, papagais, voilà l'unique source
De tous vos biens, comme savez ; et pour ce
Que le saint-père avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-père.
Que s'il advient, etc.

Cette pièce n'est pas la seule de Voltaire que l'on ait attribuée à Grécourt. (B.)

FIN DES PREMIERS CONTES EN VERS.

Car sans lui saurait-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jésus notre bon maître ?

(Note de Voltaire.)

Ce qui plaît aux dames

Or maintenant que le beau dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver allonge la soirée ;
Après souper, pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire
Touchant un pauvre et noble chevalier,
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire Jean Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des Césars ;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles dispenses.

Mon chevalier en était tout chargé ;
D'argent, fort peu : car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très-mal partagé :
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.
Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et son chien ;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillants de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.
Comme il était assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,
Dont un ruban nouait la blonde tresse ;
Sa taille est leste, et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
Robert avance, et lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis.
Un beau bouquet de roses et de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre ;
Et de son teint la fleur et l'incarnat
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille

À son giron portait une corbeille,
Et s'en allait, avec tous ses attraits,
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accole avec franchise :
« J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise ;
C'est tout mon bien, prenez encor mon cœur :
Tout est à vous. — C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. » Robert presse la belle,
La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,
Et la renverse, et casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la broussaille.

De Saint-Denis un moine survenant
Monte dessus, et trotte à son couvent.
Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,
Dit à Robert : « Où sont mes vingt écus ? »
Le chevalier, tout pantois et confus,
Cherchant en vain sa bourse et sa monture,
Veut s'excuser : nulle excuse ne sert ;
Marthon ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert.
« Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et surtout point payée. »
Le sage prince à Marthon répondit :
« C'est de viol que je vois qu'il s'agit.
Allez plaider devant ma femme Berthe ;
En tel procès la reine est très-experte :
Bénignement elle vous recevra,

Et sans délai justice se fera. »
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine ;
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes.
Le chevalier, sans éperons, sans bottes,
La tête nue, et le regard baissé,
Leur avoua ce qui s'était passé ;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord ;
Puis il reçut sa sentence de mort.
Robert était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, si frais, et si vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et son conseil
Lorgnaient Robert, et répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin soupira ;
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit :
« Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps désire ;
Bien entendu qu'il explique le cas

Très-nettement, et ne nous fâche pas. »
La chose, étant au conseil exposée,
Fut à Robert aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,

Lui concéda huit jours pour y rêver ;
Il fit serment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout pensif.
« Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? La reine et son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que, sans délai, l'on m'eût pendu sur l'heure. »
Dans son chemin dès que Robert trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.
Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère,
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes
Dansant en rond ; leurs robes voltigeantes
Étaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux Zéphire, en se jouant auprès,
Laissait flotter leurs tresses ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre, et ne la touchant pas.
Robert approche, et du moins il espère
Les consulter sur la maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit.

Le jour baissait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à son court menton,
D'un rouge brun sa paupière est bordée ;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon ;
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,

Tombe à moitié sur sa cuisse ridée :
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoste ; et, d'un ton familier,
Lui dit : « Mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine ;
Apprenez-moi vos tribulations :
Nous souffrons tous ; mais parler nous soulage ;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis. »
Le chevalier lui dit : « Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain.
Mon heure arrive, et je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames, »
La vieille alors lui dit : « Ne craignez rien,
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie ;
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien.
Devers la cour cheminez avec joie :
Allons ensemble, et je vous apprendrai

Ce grand secret de vous tant désiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous serez juste, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie :
L'ingratitude est un crime odieux.
Faites serment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je désire. »
Le bon Robert le jura, non sans rire.
« Ne riez point, rien n'est plus sérieux »,
Reprit la vieille ; et les voilà tous deux
Qui, côte à côte, arrivent en présence
De reine Berthe et de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, et Robert appelé :
« Je sais, dit-il, votre secret, mesdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
Ce qui surtout l'emporte dans vos âmes,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants ;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,

La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'est là son goût : si j'ai tort, qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste, et qu'il touchait au but.
Robert absous baisait la main de Berthe,
Quand, de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, et la presse fendant.

On lui fait place, et voici sa harangue :
« Ô reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance,
Ce paladin ne doit qu'à ma science
Votre secret ; il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux et sa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère :
Vous êtes juste, et j'attends mon salaire.
— Il est très-vrai, dit Robert, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits.
Mes vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage ;
Un moine noir a, par dévotion,
Saisi le tout quand j'assaillis Marthon :
Je n'ai plus rien ; et, malgré ma justice,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice. »
La reine dit : « Tout vous sera rendu :
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts divisée.
Fera trois lots justement compensés :
Les vingt écus à Marthon la lésée
Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés ;
La bonne vieille aura votre monture ;
Et vous, Robert, vous aurez votre armure. »
La vieille dit : « Rien n'est plus généreux ;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux :
Rien de Robert ne me plaît que lui-même ;
C'est sa valeur et ses grâces que j'aime.

Je veux régner sur son cœur amoureux ;
De ce trésor ma tendresse est jalouse.

Entre mes bras Robert doit vivre heureux :
Dès cette nuit, je prétends qu'il m'épouse. »
À ce discours, que l'on n'attendait pas,
Robert glacé laisse tomber ses bras ;
Puis, fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front, et, d'un ton lamentable,
Il s'écriait : « Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité ?
J'aimerais mieux que Votre Majesté
Me fiançât à la mère du diable.
La vieille est folle ; elle a perdu l'esprit. »
Lors tendrement notre sans-dent reprit :
« Vous le voyez, ô reine ! il me méprise ;
Il est ingrat ; les hommes le sont tous.
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts.
De sa beauté j'ai l'âme trop éprise,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en serai plus tendre et plus fidèle.
On en vaut mieux, on orne son esprit ;
On sait penser ; et Salomon a dit
Que femme sage est plus que femme belle.
Je suis bien pauvre : est-ce un si grand malheur ?
La pauvreté n'est point un déshonneur.
N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?

Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connaissez l'histoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
Les noirs Chagrins, enfants de la Richesse,
N'habitent point sous nos rustiques toits ;
Le Vice fuit où n'est point la Mollesse.
Nous servons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous soutenons l'honneur de nos provinces ;
Nous vous faisons de vigoureux soldats ;
Et, croyez-moi, pour peupler vos États,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.

Que si le ciel à mes chastes désirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
L'hymen encore offre d'autres plaisirs :
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.
On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour. »
La décrépite, en parlant de la sorte,
Charma le cœur des dames du palais :
On adjugea Robert à ses attraits.
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût. La dame encor voulut
Être, à cheval, entre ses bras menée
À sa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le cavalier sur son coursier remonte,

Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur, et rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas :
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.
Sa tendre épouse, en trottant avec lui,
S'étudiait à charmer son ennui,
Lui rappelait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis,
Comment du ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule sainte et le céleste chrême
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentiments et des réflexions,
Des traits d'esprit et de morale pure,
Qui, sans couper le fil de l'aventure,
Faisaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon Robert, à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière
Que possédait l'affreuse aventurière.
Elle se trousse, et, de sa sale main,
De son époux arrange le festin ;

Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage.
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux soupèrent,
À peine assis sur deux minces tréteaux.
Des deux époux les regards se baissèrent,
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaisants et délicats,
Par ces bons mots qui piquent, et qu'on aime ;
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. Robert fut si content,
Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pourrait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède ;
À cette crise il souhaite la mort.
Mais il se couche, il se fait cet effort :
Il l'a promis, le mal est sans remède.
Ce n'étaient point deux sales demi-draps
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible.
« Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible ?
À Rome on dit que la grâce d'en haut
Donne à la fois le vouloir et le faire :
La grâce et moi nous sommes en défaut.

Par son esprit ma femme a de quoi plaire ;
Son cœur est bon : mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ? »
Ainsi parlant, le bon Robert se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette ;
Et, pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,

En le pinçant : « Ah ! Robert, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher et cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accents
Sont subjugués par la voix de mes sens.
Régnez sur eux ainsi que sur mon âme ;
Je meurs, je meurs ! ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me dissous, je brûle, je me pâme,
Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;
Je n'en peux plus, faut-il mourir sans toi ?
Va, je le mets dessus ta conscience. »
Robert avait un fonds de complaisance,
Et de candeur, et de religion ;
De son épouse il eut compassion.
« Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ! — Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'est rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des soins, de l'art, et du courage.
Songez combien les dames de la cour

Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, et même un peu puante ;
Cela n'est rien pour des héros bien nés :
Fermez les yeux, et bouchez-vous le nez. »
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire :
Il obéit, et, se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse
Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux, se mit à son devoir.
« C'en est assez, lui dit sa tendre épouse ;
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir :
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouse.
J'avais raison : convenez-en, mon fils :
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider :

Obéissez ; mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder. »
Robert regarde ; il voit, à la lumière
De cent flambeaux sur vingt lustres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidèle
Du bon Pigal, Le Moyne, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.

C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est, quand, les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le dieu Mars.
« Tout est à vous, ce palais, et moi-même ;
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur.
Vous méritez que la beauté vous aime. »
Or maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle
De qui Robert eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée Urgèle,
Qui dans son temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
Ô l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets, aux mortels secourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer.
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier.
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonner tristement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité :
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Favart a composé la Fée Urgèle, ou Ce qui plaît aux dames, comédie en quatre actes, mêlée d'ariettes, représentée par les comédiens italiens, à Fontainebleau, le 26 octobre 1765, et à Paris le 4 décembre suivant. Cette pièce de Favart, restée longtemps au répertoire, a été, en 1821, réduite en un acte pour le théâtre du Gymnase dramatique, qui ne pouvait alors donner de pièces en ayant davantage. (B.)

L'Éducation d'un prince

Puisque le dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encore assiégés des orages,
Et que nos prés riants sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loisirs sont plus doux par nos amusements.
Je suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfants.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
Élevé comme un sot, et, sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.
Deux fripons gouvernaient cet État assez mince ;
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur :
Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire
Qu'il avait des talents, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Était du monde entier l'amour et la terreur ;

Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France ;
Que son trésor ducal regorgeait de finance ;

Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécile)
Avalait cet encens, et lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
Quand il avait dîné croyait son peuple heureux.
Il restait à la cour un brave militaire,
Émon, vieux serviteur du feu prince son père,
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent.
Émon fut exilé, le maître n'en sut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis et son bien,
Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son âme appesantie.
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province ;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui :
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ;
Il voulut qu'il aimât, pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide ; il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre, et son cœur se sentit.

Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère :
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, et vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Émon.
Elle fit son paquet, et le trempa de larmes.
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;
Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend : « Bas les armes,
À la fuite, à la mort, combattons, tout périt,

Alla, san Germano, Mahomet, Jésus-Christ ! »
On voit un peuple entier fuyant de place en place.
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Égorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent ;
La Mort le devançait, et dans Rome la sainte
Saint Pierre avec saint Paul étaient transis de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala,
Pour corriger l'Église envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Prince, moines, valets, ministres, capitaines.
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,

Sont portés dans un char aux plus voisins marchés,
Tels étaient monseigneur et ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur,
Qui, toujours se signant et disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, et se mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin, qu'en trois lots les émirs arrangèrent :
Les hommes, les chevaux, et les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins :
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ;
Ils sont trop charlatans, l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure :
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.
Du chef des musulmans le duc fut le partage.
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge ;
Il paraissait robuste, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier.
Ses muscles, énervés par l'infâme mollesse,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur :
Le malheur l'instruisit, il dompta la paresse ;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus, malgré son évangile.
Les dames de la cour, les dames de la ville,

Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
À son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regards, et briguent son mouchoir.
Les plaisirs partageaient les moments de sa vie.

Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,
Une étrille à la main, prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, ministre de l'Amour,
Au superbe Abdala conduisait à son tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : « Perfide !
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour. »
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre.
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre,
Qui pénétrait à l'âme, et ce regard lui dit :
« Consolez-vous, vivez, songez à me défendre ;
Vengez-moi, vengez-vous : votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi. »
Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.
Amide comparut devant Son Excellence :
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance ;
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
Et ces refus adroits, annonçant les plaisirs,
En les faisant attendre irritaient ses désirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
« Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère,
Et, pour me consoler de ces tristes délais,
À mon timide amour accordez deux bienfaits.

— Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire ;
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
— Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
À trois Bénéventins que j'ai mandés exprès ;
La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière.
Avec un muletier qui soit selon mon choix. »

Abdala répliqua : « Vos désirs sont mes lois. »
Ainsi dit, ainsi fait. Le très-indigne prêtre,
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
« Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle :
Vous avez du courage, Émon vous est fidèle ;
Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Émon ;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon.
Il donnera pour vous les restes de sa vie ;
Tout sera préparé, revenez dans trois jours,
Hâtez-vous : vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.
Les moments sont bien chers à la guerre, en amours. »
Alamon répondit : « Je vous aime, et j'y cours. »
Il part. Le brave Émon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat devenu malheureux.

Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux.
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentiments d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence ;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.
Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit,
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrâce,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.
Le confesseur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons.
Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire :
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels : le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.

« Misérables ! c'est vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître :
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu.
Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse.
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeunesse :
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala ; je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon esprit et mon cœur.
C'est à vous que je dois mon repos, mon bonheur.
De leçons désormais il faut que je me passe ;

Je vous suis obligé ; mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez ; et si les destinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos États,
Envoyez-moi chercher ; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données. »

Le Prince de Catane, opéra en trois actes, par feu Castel, joué le 4 mars 1813, imprimé la même année in-8, a la même origine.

Voltaire lui-même en avait tiré son Baron d'Otrante ; voyez tome V du Théâtre, page 477. (B.)

L'Éducation d'une fille

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
Par trente-six printemps, sur sa tête amassés,
Ses modestes appas n'étaient point effacés ;
Son maintien était sage, et n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés.
Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue
Avec un art discret en permettait la vue.
L'industrieux pinceau, d'un carmin délicat.
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,
Embellissait ses traits sans outrer la nature ;
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat :
La simple propreté composait sa parure.
Toujours sur sa toilette est la sainte Écriture ;

Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon,
Et le Petit Carême est surtout sa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente :

Gertrude était dévote, et non pas médisante.
Elle avait une fille ; un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mère, elle était aussi belle :
À côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux ;
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisants de toute âme innocente,
Vrais pièges du démon, par les saints abhorrés,
Étaient dans la maison des plaisirs ignorés.
Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour se recueillir,
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite, au public inconnue ;
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer ses rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.
Isabelle, inquiète, en secret agitée,

Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage, et s'étendait auprès ;
Sans savoir l'admirer regardait la nature ;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser ;
Ne pensant point encore, et cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère :
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère ;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,

Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissants.
« Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure. »
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur :
« André, mon cher André, vous faites mon bonheur ! »
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
« Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci ;
Ma mère est fort contente, et je dois l'être aussi. »
Isabelle, à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente et soupire.
« André fait des heureux ! et de quelle façon ?
Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ? »
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.

Isabelle était simple, et sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.
« Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ? »
Gertrude fut confuse ; elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien.
Elle se composa, puis répondit : « Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
Et, depuis quelque temps, j'ai choisi saint André.
Je lui suis très-dévote, il m'en sait fort bon gré ;
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent, la nuit, dans mes prières :
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis. »
À quelque temps de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui : Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes,
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes

Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.
Gertrude les surprit, et se mit en colère.
La fille répondit : « Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André. »
Gertrude, dès ce jour plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point : la malice envieuse
Porte sur votre masque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre ;

Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.
La charmante Isabelle, au monde présentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux Amusements, compagnons des Amours ;
Les plus honnêtes gens y passèrent leur vie :
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

— En 1822, Carmouche, de Courcy et Vanderburch, ont rhabillé cette pièce. (G. A.)

Les Trois Manières

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple, et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Était de couronner, dans des jeux solennels,

Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,

Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'Opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie),
Partout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amants.
Celui qui, dans l'année, avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment, dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amants, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfants du loisir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent :
La jeune Églé, Téone, et la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent.
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,

Écoutant gravement, en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Églé commence, Églé simple et naïve.
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime, mon père, a consacré sa vie
Aux muses, aux talents, à ces dons du génie

Qui des humains jadis ont adouci les mœurs ;
Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs ;
Et sans ambition, caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux
En vers nobles et doux élégamment décrire,
Animer sur la toile, et chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Lygdamon m'adorait. Son esprit sans culture
Devait, je l'avouerai, beaucoup à la nature :
Ingénieux, discret, poli sans compliment ;
Parlant avec justesse, et jamais savamment ;
Sans talents, il est vrai, mais sachant s'y connaître ;
L'Amour forma son cœur, les Grâces son esprit.
Il ne savait qu'aimer ; mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit !
Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux

Qui ferait de bons vers, et saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux !
Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique ;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.
Lygdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise :
Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.
Ils n'avaient tous, hélas ! dans leurs tristes talents,
À peindre que l'ennui, la douleur, et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Lygdamon tant aimé me fuyait pour toujours :
J'attendais mon arrêt, et j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent :
Sur leurs perfections mille débats s'émurent.
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage :
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue.

Sur la toile aussitôt chacun porta la vue.
C'était moi : je semblais respirer et parler ;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler ;
Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas ; c'est la nature même,
La nature embellie ; et, par de doux accords,
L'âme était sur la toile aussi bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,

Comme on voit, au matin, le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits, et la verdure.
Harpage en fut surpris ; il voulut censurer :
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime !
À qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi ?
Lygdamon, se montrant, lui dit : « Elle est à moi !
L'Amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image ;
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main.
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin ?
Il les anime tous. » Alors, d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Lygdamon fit entendre
Un mélange inouï de sons harmonieux :
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémissait ; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brillait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
Il court, il va frapper. Je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Lygdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris ;
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,
Il combat son rival, l'abat, et lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.

Ainsi parlait Églé. L'Amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait ;
Elle en aimait encor son amant davantage.

Téone se leva : son air et son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés ;
Les Grecs, en la voyant, se sentaient égayés.
Téone, souriant, conta son aventure
En vers moins allongés, et d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce, et vont à quatre pieds.
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la gaîté naïve,
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grâce, en s'exprimant, vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux :
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et, dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs, ni trop courts ;
Dix syllabes par vers, mollement arrangées,
Se suivaient avec art, et semblaient négligées.
Le rhythme en est facile, il est mélodieux.
L'hexamètre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L’astre cruel sous qui j’ai vu le jour
M’a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte

Que le berceau de la mère d’Amour
Par les Plaisirs fut apporté sur l’onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
À ce qu’on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et sa loi douce et pure
À ses sujets n’avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels ;
Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu’une belle
Qui par malheur deviendrait infidèle
Allât finir ses jours au fond de l’eau
Où la déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment ?
Et si jamais, à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d’amant,
C’est un grand mal ; mais faut-il qu’on la noie ?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie
Et mon malheur ; vous qu’avec tant de soin
J’avais servie avec le beau Bathyle,
D’un cœur si droit, d’un esprit si docile ;
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j’aimais, et si j’avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.

Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Faisait un cœur de nos cœurs amoureux.
Bathyle et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse.
L'astre des cieux, en commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours ;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir : il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie ;
Il fit parler la noire calomnie.
Ô délateurs ! monstres de ma patrie,

Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper ;
Et l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.
À la déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit ; je me vis condamnée
À terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas :
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,

Quand je reçus un billet de Bathyle ;
Fatal écrit qui changeait tout mon sort !
Trop cher écrit, plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots :
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidèle. »
C'en était fait : mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,
Mon seul devoir ! On eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre ;
On m'observa : j'eus le malheur de vivre ;
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte.
Du talion il a subi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Bathyle est mort, et c'est pour moi !
Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes soupirs, que mes funèbres soins,
Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
À mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas ;
Que cette main qui tremble et qui succombe,

Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène et moi couronnons mon amant. »

Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent :
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent,
Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon aréopage.

Les dieux seuls purent comparaître.

L'Origine des métiers

Quand Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage :
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put se voir et se connaître,
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer, et captiva son maître ;
Et Prométhée, à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle ;

L'éclat du dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers, en son humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour :
Qui cède à Mars peut se rendre à Neptune.
Le blond Phébus, de son brillant séjour,
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance ;
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers, des beaux-arts et du jour.
Mercure était le dieu de l'éloquence :
Il sut parler, il eut aussi son tour.
Vulcain, sortant de sa forge embrasée,
Déplut d'abord, et fut très maltraité ;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,
Elle ne peut jamais faire autre chose ;
Mais, pour les dieux, ils n'aiment pas longtemps.
Elle avait eu pour eux des complaisances :
Ils la quittaient ; elle vit dans les champs
Un gros satyre, et lui fit les avances.
Nous sommes nés de tous ces passe-temps ;
C'est des humains l'origine première :
Voilà pourquoi nos esprits, nos talents,
Nos passions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre, Mars pour son père,

L'autre, un satyre ; et bien peu d'entre nous
Sont descendus du dieu de la lumière.
De nos parents nous tenons tous nos goûts.
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux ;
Et c'est celui que tout Paris honore.

La Bégueule

CONTE MORAL

(1772)

Dans ses écrits un sage Italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'âme, en talents, en science ;
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là ;
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans son état heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, et garder ce qu'il a !
La belle Arsène en est la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
À son caprice, et souffrant son mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux esprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chère ;

Les passe-temps que nos gens connaissaient,
Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables,

Rendaient ses jours à peu près tolérables :
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente
De ces plaisirs. Son superbe dégoût,
Dans ses dédains, fuyait ou blâmait tout.
On l'appelait la belle impertinente.
Or admirez la faiblesse des gens :
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisants,
D'apprivoiser son humeur méprisante ;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on faisait.
Pour ses amants encor plus intraitable,
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste ;
Tout prit parti ; seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste :
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'âme, et ne la nourrit pas.
La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espèce humaine
Et la divine ; et monsieur Gabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.

La fée allait quelquefois au logis
De sa filleule, et lui disait : « Arsène,
Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
As-tu des goûts et des amusements ?
Tu dois mener une assez douce vie. »
L'autre en deux mots répondait : « Je m'ennuie.
— C'est un grand mal, dit la fée, et je croi
Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. »
Arsène enfin conjura son Aline

De la tirer de son maudit pays.
« Je veux aller à la sphère divine :
Faites-moi voir votre beau paradis ;
Je ne saurais supporter ma famille,
Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
Le beau, le rare ; et je ne puis jamais
Me trouver bien que dans votre palais ;
C'est un goût vif dont je me sens coiffée.
— Très-volontiers, » dit l'indulgente fée.
Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle est transportée.
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique,
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche et passablement beau ;
Mais ce n'est rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'est un miracle unique ;
Marly, Versaille, et leurs petits jets d'eau,
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.

La dédaigneuse, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : « Voilà votre maison ;
Je vous y laisse un pouvoir despotique,
Commandez-y. Toute ma nation
Obéira sans aucune réplique.
J'ai quatre mots à dire en Amérique,
Il faut que j'aille y faire quelques tours ;
Je reviendrai vers vous en peu de jours.
J'espère au moins, dans ma douce retraite,
Vous retrouver l'âme un peu satisfaite. »
Aline part. La belle en liberté
Reste et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
À prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim ? cent plats sont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambroisie ;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'instant

Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.
Vingt chars brillant de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes,
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,
Offrir leur siège aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillements,

L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmants ;
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des dieux
À ses parents avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux éléments commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie :
Plus d'agréments environnaient sa vie ;
Plus de beautés décoraient son séjour ;
Elle avait tout ; mais il manquait l'Amour.
Pour égayer notre mélancolique,
On lui donna le soir une musique
Dont les accords et les accents nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des âmes ;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes,
« Dans ce palais point de barbe au menton !
À quoi, dit-elle, a pensé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me serve en reine ;
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend ;
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
C'est leur destin, c'est leur premier devoir ;
Je les méprise, et je veux en avoir. »
Ainsi parlait la recluse intraitable ;

Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instruments.

Le lendemain mêmes enchantements,
Mêmes festins, pareille sérénade ;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade ;
Le lendemain fut triste et fatigant :
Le lendemain lui fut insupportable.
Je me souviens du temps trop peu durable
Où je chantais, dans mon heureux printemps,
Des lendemains plus doux et plus plaisants.
La belle enfin chaque jour festoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une brèche
À certain mur ; et, semblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute, et vous franchit le parc.
Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamants, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis ;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, et des rochers affreux :
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait, et déjà ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux.
Les cris perçants des funèbres oiseaux,

Les hurlements des ours et des panthères,
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le soin
De secourir ma folle aventurière !
Dans sa détresse elle aperçut de loin,
À la faveur d'un reste de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumière.
« Qui que tu sois, lui dit la beauté fière.
Vois en pitié le malheur qui me suit ;
Car je ne sais où coucher cette nuit. »

Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.
Le noir pataud, la voyant si bien mise,
Lui répondit : « Quel étrange démon
Vous fait aller dans cet état de crise,
Pendant la nuit, à pied, sans compagnon ?
Je suis encor très-loin de ma maison.
Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
On recevra ta petite personne
Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
Toute Française, à ce que j'imagine,
Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
Je n'ai qu'un lit ; c'est assez pour nous deux. »
Disant ces mots, le rustre vigoureux
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie
Ferme l'accès à toute repartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
« Hélas ! hélas ! dit la dame affligée,

Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups ! »
Le désespoir, la honte, le courroux,
L'ont suffoquée : elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie.
La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Présente à tout, elle était à l'écart.
« Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
Que vous étiez une franche bégueule.
Ma chère enfant, rien n'est si périlleux
Que de quitter le bien pour être mieux. »
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.
Que fallait-il à son cœur ?… qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente ; et prit même en secret

Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI À MADAME DE FLORIAN.

Chloé, quand mon impertinente
À la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'est de vous qu'elle prit leçon ;
Mais elle est loin de son modèle.
Votre sort est plus singulier :

Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choisi qu'elle.

Les Finances

(1775)

Quand Terray nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,
Transplanta sa famille au pays champenois :
Il avait près de Reims une obscure retraite ;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village :
Cet homme était suivi de brillants estafiers,
Sergents de la finance, habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son cru prodigua l'abondance ;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
« Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des aides et gabelles.
— Ah ! pardon, monseigneur ! Quoi ! vous aidez le roi ?
— Oui, l'ami. — Je révère un si sublime emploi.
Le mot d'aide s'entend ; gabelles m'embarrasse.
D'où vient ce mot ? — D'un Juif appelé Gabelus.
— Ah, d'un Juif ! je le crois, — Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race,

Je viens prendre chez vous les droits qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès, par mon expérience,
Dans l'art de travailler un royaume en finance.

Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première est au roi, qui n'en retire rien ;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire ;
Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons,
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant, et j'ai l'âme assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement, »
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras :
« Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
Du domaine royal je suis le contrôleur :
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. »
Aussitôt ces messieurs, discrètement unis,

Font des biens au soleil un petit inventaire ;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et se désespère ;
Le maître est interdit ; la fille est tout en pleurs ;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs :
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce !
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse.
Veut secourir son père, et défend la maison :

On les prend, on les lie, on les mène en prison ;
On les juge, on en fait de nobles Argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes,
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils ;
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence ;
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on travaille un royaume en finance.

Le Dimanche ou les Filles de Minée

À MADAME ARNANCHE

(1775)

« Le travail est mon dieu, lui seul régit le monde ;
Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit
Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, et la terre, et l'onde :
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans,
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,

Mais il termine enfin son immense carrière ;
Et dès qu'elle est finie, il recommence encor.
« Sur son char de rubis, mêlés d'azur et d'or,
Apollon va lançant des torrents de lumière.
Quand il quitta les cieux, il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin ;
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
« Neptune chaque jour est occupé six heures
À soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
« Vulcain, noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
« On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes sœurs, était grand adultère ;
Vénus l'imita bien : chacun tient de son père.
Mars plut à la friponne ; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talents de plaire ;

Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars consolait sa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
« Le mari méprisé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amants heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs, il la voit reposer

Entre les bras de Mars ; et, d'une main timide,
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux ;
Puis, marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux.
Il court vite au Soleil conter son aventure :
« Toi qui vois tout, dit-il, viens, et vois ma parjure.
« Cependant que Phosphore au bord de l'orient
« Au-devant de ton char ne paraît point encore,
« Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
« Quitte son vieil époux pour son nouvel amant,
« Appelle tous les dieux ; qu'ils contemplent ma honte.
« Qu'ils viennent me venger. » Apollon est malin ;
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain.
En petits vers galants sa disgrâce il raconte ;
Il assemble en chantant tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit, aussi bien que sa belle :
Ce dieu très-éhonté ne se dérangea pas ;
Il tint, sans s'étonner, Vénus entre ses bras,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment ;
Le père de Vénus en rit longtemps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable instrument,
Et chacun dit : « Bonhomme, attrapez-nous de même. »

« C'est de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce sujet jamais on ne tarit :
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore ;
Mille grimauds font des vers sans esprit
Pour la chanter. Je m'en suis souvent plainte.
Je détestais tout médiocre auteur :
Mais on les passe, on les souffre, et la sainte
Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.

« Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'âme atteinte :
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Palestine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roses, et les lis,
Les yeux brillants, la taille noble et fine,
Tout lui plaisait : car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,
Au rang des dieux n'était pas tout à fait ;
Mais chacun sait combien il en tenait.
Son origine était toute céleste ;
Il était né des plaisirs d'un inceste.
Son père était son aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de sa fille Myrrha ;
Et Cynira (ce qu'on a peine à croire)
Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie :
J'aime à m'instruire ; et c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.
« Mars fut jaloux de son charmant rival ;
Il le surprit avec sa Cythérée,
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Faisant des dieux. Mars est un peu brutal ;
Il prit sa lance, et, d'un coup détestable,

Il transperça ce jeune homme adorable,
De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs

De cette histoire ; et j'ai peine à comprendre
Comment un dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule :
Tuer un dieu n'est-il pas ridicule ?
— Non, dit Climène ; et puisqu'il était né,
C'est à mourir qu'il était destiné.
Je le plains fort ; sa mort paraît trop prompte.
Mais poursuivez le fil de votre conte. »
Notre Thémire, aimant à raisonner,
Lui répondit : « Je vais vous étonner.
Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre et sentir,
Cette Vénus qui créa le Plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Ressuscita, sept jours après sa mort,
Le dieu charmant dont vous plaignez le sort.
— Bon, dit Climène, en voici bien d'une autre :
Ma chère sœur, quelle idée est la vôtre !
Ressusciter les gens ! je n'en crois rien.
— Ni moi non plus, dit la belle conteuse ;
Et l'on peut être une fille de bien
En soupçonnant que la fable est menteuse.
Mais tout cela se croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en dansant,
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des dieux, et les mange.
Chez tous ces gens Adonis est fêté.

On vous l'enterre avec solennité :
Six jours entiers l'enfer est sa demeure ;
Il est damné tant en corps qu'en esprit.
Dans ces six jours chacun gémit et pleure ;
Mais le septième il ressuscite, on rit.
Telle est, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme et de la vie :

Six jours de peine, un seul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le destin change :
Mais il est peu de plaisirs sans douleur,
Et nos chagrins sont souvent sans mélange. »
De la sage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des sornettes,
De faire des romans, ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité ;
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.
Climène à ses deux sœurs adressa ce discours :
« Vous m'avez de nos dieux raconté les amours,
Les aventures, les mystères :
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler ?
Un mot devrait suffire : on a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens, nos confrères,
Chantent au cabaret l'histoire de nos dieux ;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.

Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit ;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins, et prêtres.
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur :
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfants ;
Je ne crois point la guerre des géants ;
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde,
Que son grand-père avait noyé ;

Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus ;
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus ;
Je ne crois point… » La belle, au milieu de sa phrase,
S'arrêta de frayeur : un bruit affreux s'entend ;
La maison tremble : un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant :
« Et moi, je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en faisant trop les beaux esprits,
Vous êtes des impertinentes.

Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête,
Vous travaillez un jour de fête ;
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance est toute prête :
Je vous change en chauves-souris. »
Aussitôt de nos trois reclues
Chaque membre se raccourcit ;
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit ;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde :
On connut qu'il est dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raison.
Ovide a conté cette affaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

Sésostris

Vous le savez, chaque homme a son génie
Pour l'éclairer et pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.

À nos regards il ne se montre pas,
Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes :
Ils conversaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, surtout avec les rois.
Près de Memphis, sur la rive féconde
Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,
Le dieu du Nil embellit dans son onde,
Un soir, au frais, le jeune Sésostris
Se promenait, loin de ses favoris,
Avec son ange, et lui disait : « Mon maître,
Me voilà roi ; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai désir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre ? » Alors son directeur
Dit : « Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Osiris forma la belle enceinte ;
Vous l'apprendrez. » Docile à cet avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'espèce différente :
L'une paraît une beauté touchante,

Au doux sourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs,
D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaisir encor tout enivrée.
Loin derrière elle étaient trois assistants,
Secs, décharnés, pâles et chancelants.
Le roi demande à son guide fidèle
Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens ?

Son compagnon lui répondit : « Mon prince,
Ignorez-vous quelle est cette beauté ?
À votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, et c'est la Volupté.
Ces trois vilains, qui vous font tant de peine,
Marchent souvent après leur souveraine :
C'est le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfants du Plaisir. »
L'Égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
« Ami, dit-il, daignez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin cette autre déité
Qui me paraît moins facile et moins tendre,
Mais dont l'air noble et la sérénité
Me plaît assez. Je vois à son côté
Un spectre d'or, une sphère, une épée,
Une balance ; elle tient dans sa main
Des manuscrits dont elle est occupée ;
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté ;
Sur le fronton de l'auguste portique
Je lis ces mots : À l'immortalité.
Y puis-je entrer ? — L'entreprise est pénible,
Repartit l'ange ; on a souvent tenté
D'y parvenir, mais on s'est rebuté.
Cette beauté, qui vous semble inflexible,
Peut quelquefois se laisser enflammer.
La Volupté, plus douce et plus sensible,

Aplus d'attraits ; l'autre sait mieux aimer.
Il faut, pour plaire à la fière immortelle,
Un esprit juste, un cœur pur et fidèle :
C'est la Sagesse ; et ce brillant séjour
Qu'on vient d'ouvrir, c'est celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire ;
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déesses :
Vous ne pouvez les servir la fois. »
Le jeune roi lui dit : « J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
D'autres voudront les aimer toutes deux :
L'une un moment pourrait me rendre heureux ;
L'autre par moi peut rendre heureux le monde. »
À la première, avec un air galant,
Il appliqua deux baisers en passant ;
Mais il donna son cœur à la seconde.

Le Songe creux

Je veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, et ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois gosiers aboyant à la fois ;
Il me fallut traverser trois rivières ;
On me montra les trois sœurs filandières,
Qui font le sort des peuples et des rois.

Je fus conduit vers trois juges sournois,
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer et geôlières des diables ;
Car, Dieu merci, tout se faisait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue,
Je frémissais à la sombre étendue
Du vaste abîme où des esprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puissants dieux, auteurs de tous les biens.
Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie
Me conduisit aux champs élysiens,
Au doux séjour de la paix éternelle.
Et des plaisirs, qui, dit-on, sont nés d'elle.
On me montra, sous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont versés sur la race mortelle,
Et qui pourtant n'existèrent jamais :

Le grand Bacchus, digne en tout de son père ;
Bellérophon, vainqueur de la Chimère ;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.
En tous les temps tout pays eut ses saints.
Or, mes amis, il faut que je déclare
Que si j'étais rebuté du Tartare,
Cet Élysée et sa froide beauté
M'avaient aussi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'esquiver je cherchais une issue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,

Et qui semblait me fermer le passage.
« Que me veux-tu ? dis-je à ce personnage.
— Rien, me dit-il, car je suis le Néant.
Tout ce pays est de mon apanage. »
De ce discours je fus un peu troublé.
« Toi le Néant ! jamais il n'a parlé…
— Si fait, je parle ; on m'invoque, et j'inspire
Tous les savants qui sur mon vaste empire
Ont publié tant d'énormes fatras…
— Eh bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puisqu'en ton sein tout l'univers se plonge,
Tiens, prends mes vers, ma personne, et mon songe :
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il est né. »

FIN DES CONTES EN VERS.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_en_vers_%28Voltaire%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.